



N° 93/02 - Février 1993
38ème année

JURISPRUDENCE ET COEXISTENCE RELIGIEUSE EN EGYPTE

La liberté religieuse est l'une de ces libertés fondamentales que Jean-Paul II ne cesse d'affirmer, de réclamer et de promouvoir parce qu'il estime qu'elles sont à la base même de la paix sociale. L'actualité est malheureusement témoin de "manifestations d'une intolérance inouïe", que ce soit en Inde, au Nigéria ou en Egypte, comme le rappelle Conscience et Liberté, (Berne, Suisse), en son dernier éditorial (n°43, 1er sem. 1992).

Nous reproduisons un récent article de la presse égyptienne, (traduction par le Père Maurice Borrmans), qui se trouve dans le dernier Dossier d'Etudes Arabes (PISAI, Rome), sur **La Dhimma** : l'Islam et les minorités religieuses (pp. 159-173). Le prochain numéro de "Se Comprendre" reproduira une interview du président de la Haute Cour égyptienne, le juge Saki Al-Ashmawy, sur l'application de la jurisprudence islamique en Egypte.

Débat autour d'événements récents

Le vendredi 20 septembre 1991, plusieurs centaines de personnes s'en prennent aux Coptes d'Embabeih (Imbâba), une banlieue populaire et pauvre du Caire, où vivent nombre de chrétiens originaires de la Haute-Egypte. Des boutiques sont saccagées, des habitants sont frappés. L'église al-Rasûliyya est incendiée ; une autre le sera le lendemain.

Si les incidents de ce genre ne sont pas rares en Haute-Egypte ou dans la région du Delta, ils le sont davantage au Caire (en juin 1981, des troubles similaires y avaient fait quatorze morts). Est-ce la raison pour laquelle le ministre de l'Intérieur a cherché à les minimiser en déclarant, le 23 septembre, qu'il s'agissait d'une simple bagarre entre un chrétien et un musulman en désaccord sur une affaire d'argent ?

Ces troubles constituent l'arrière-plan du débat qui suit, un débat auquel l'hebdomadaire égyptien "al-Ahâlî" a ouvert ses colonnes.

Dans un premier article en deux tableaux, **Husain Ahmad Amin** (fils du grand historien égyptien de l'Histoire de l'Islam à travers les âges) s'inspire de l'historien al-Jabartî et en transforme un texte

sous forme de construction à caractère romanesque avant d'introduire un fait divers de la vie quotidienne : son fils s'est amusé, avec des camarades musulmans, à molester un enfant copte "qui n'avait rien fait"! A la réplique de Muhammad Jalâl Kishk qui affirme que tout va bien, que l'histoire de l'Egypte n'a jamais connu le moindre trouble confessionnel et que les difficultés actuelles relèvent des interventions sounoises de l'impérialisme et du sionisme, Husaïn Ahmad Amin répond longuement.

C'EST DE L'HISTOIRE DONT JE PARLE

par Husayn AHMAD AMÏN

Réplique à l'article de Jalâl
Kishk : al-Ahâf (16.10.91).

Ce qui s'est produit à Imbâbâ, durant le dernier tiers de septembre 1991, est pour moi un événement significatif. Je ne crois pas que nos penseurs soient de vrais penseurs, nos écrivains de vrais écrivains, notre gouvernement un vrai gouvernement et les hommes de religion de vrais hommes de religion, tant qu'ils n'en examineront pas à fond les dimensions et la réalité, et qu'ils n'assumeront pas la responsabilité d'essayer d'y remédier et d'en extirper les racines.

Pour ma part, j'ai considéré de mon devoir d'y apporter mon humble contribution. Mais voici que le professeur Jalâl Kishk écrit ce qui suit : "Il ne veut pas, dit-il, faire le moindre commentaire sur les événements d'Imbâbâ, ni sur leurs causes ni sur qui en est responsable, parce que ce sont des faits qui relèvent désormais du passé !" Pour lui, ce sont des faits qui ont pris fin et sont donc à oublier totalement, jusqu'au jour où ils éclateront à nouveau. Pour ma part, je ne saurais douter que l'auteur du livre Grandeur de la solution séoudite, du livre Merveille de la solution séoudite, du livre Inéluctabilité de la solution séoudite et du livre Retour de la solution séoudite (chacun d'eux est plus fort qu'un sûrâg et plus grand qu'un sangâm 0, oui, je dis bien que je ne serais douter, pour ma part, que le professeur Jalâl Kishk, lorsque les troubles (confessionnels) éclateront de nouveau, attendra tout simplement (qu'ils passent), jusqu'à ce qu'ils "relèvent du passé", et ensuite il écrira qu'"il na veulent faire aucun commentaire sur les événements".

Le Professeur a vu juste lorsqu'il écrit que le but poursuivi en mon article, à propos des événements d'Imbâbâ, était "de prouver que les troubles confessionnels ne sont pas un incident fortuit qui frappe notre société, ni le produit d'une 'troisième main' qui veut supprimer l'Egypte sur les voies de l'impérialisme israélien". C'est que, d'après ce que je crois, il n'y a aucun espoir d'améliorer une situation ni aucune possibilité de commencer à supprimer des injustices, tant que nous en restons, pour les siècles des siècles, à répéter les formules banales et usées que nous avons pris l'habitude de répéter pour tout simplement calmer les esprits et rassurer les consciences, et aussi pour créer l'illusion, auprès de l'opinion (publique), que les choses iraient on ne peut mieux s'il n'y avait pas une poignée de fanatiques, ni les complots des colonialistes et des sionistes et que, s'ils n'y avait ni les uns ni les autres, les relations interconfessionnelles 'seraient au-dessus de tout soupçon.

Je le répète : il n'y a aucun espoir d'améliorer une situation tant que nous mélangeons les rêves avec le réel, que nous pratiquerons la politique de l'autruche, préférant mettre la tête dans le sable en nous aveuglant devant le danger qui nous menace, et que nous attribuons tout le mal à des menées colonialistes qui visent à nous diviser, ou à des groupuscules perfides de personnes vouées à semer le trouble et le désordre, pour déclarer, comme le fait le Ministère de l'Intérieur, qu'il n'existe là aucun problème et que l'affaire ne dépasse pas les limites d'incidents individuels, à savoir des assassinats, ou d'incidents accidentels, à savoir des conflits sanglants, ou d'incidents regrettables, à savoir l'incendie de lieux de culte, ou d'"escalades" religieuses que réprouve la conscience égyptienne !

La véritable solution, à mon avis, c'est d'affronter de manière franchement claire une situation franchement mauvaise.

Le Professeur Kishk nous dit, en son article, que "toute l'histoire de l'Egypte n'a jamais connu un seul trouble confessionnel avant l'occupation européenne"!... C'est là une prétention qui prouve si elle prouve quelque chose, que son auteur n'a pas lu un seul des ouvrages

qu'ont écrits al-Nuwayrî, Ibn Aybak Ibn Shâkir alKutubî, al-Maqrîzî, Badr al-Dîn al-Aynî, Ibn Taghrî Birdî, al-Sarafî, al Sakhâwî,

Ibn Iyâs, et des dizaines d'autres. Car moi, je prétends lui prouver qu'un seul livre d'un seul de ces grands historiens de l'Egypte islamique contient (à lui seul) des centaines de faits et de versions de ces troubles confessionnels qui ont affecté l'Egypte bien avant une quelconque occupation européenne !

Et puisque cet homme me met au défi, en son article, de lui citer "un seul exemple", je lui en citerai donc "un seul", que je tire mot à mot du livre d'alMaqrîzî, le maître des historiens égyptiens : il s'agit **d'al-Sulûk li-ma'rifat dawiat al-mumûk**, 2ème partie, 1ère section, ed. Lajnat wa-l-tarjama wa-l-nash, 1941, pp. 212 et suiv.

"Le vendredi 9 de rabî`. H, en l'an 721 / 1321, la populace se souleva comme un seul homme : ils détruisirent deux églises qui se faisaient face l'une l'autre à al-Zuhrî, ainsi que l'église du Bustân al-Sukkarî (connue sous le nom d'église d'al-Hamrâ') et une partie de deux églises sises à Misr. Le fait est que le Sultan, ayant décidé de construire un enclos à bétail à proximité de la mosquée d'al-Taybarsî, près du Nil, avait besoin de beaucoup d'argile. Il avait donc délimité toute une zone de terrain du Bustân al-Zuhrî, pour en extraire l'argile. On n'avait pas cessé de creuser, si bien qu'on était arrivé tout près de l'église d'al-Zuhrî. Les excavations avaient fini par l'entourer de toutes parts, l'église demeurant au milieu. Le Sultan donna l'ordre de continuer à creuser tout autour, jusqu'au point où l'église pouvait encore tenir sur ses bases...

Mais, arrivé le vendredi, une grande foule de domestiques se rassembla avec la populace : ils se mirent à crier d'une seule voix 'Dieu est le plus grand ' ! et se précipitèrent sur les bases de l'église avec bêches et pioches, si bien qu'il n'en resta plus qu'un amas de décombres sous lesquels avaient péri les chrétiens qui y étaient présents. La populace pilla tout ce qui s'y trouvait. Ils se dirigèrent ensuite vers l'église d'alHamrâ', sise dans le voisinage. C'était l'une des plus imposantes églises des chrétiens et on y conservait beaucoup d'objets précieux ainsi qu'un grand nombre de chrétiens, hommes et femmes, dédiés à la vie monastique.

La populace la prit d'assaut, en ouvrit les portes et en pilla les richesses. Ils se transportèrent alors à l'église d'Abû l-Minâ près des Sab'Saqâyât. C'était l'un des plus prestigieux sanctuaires des chrétiens. Ils en brisèrent la porte et en pillèrent les richesses. Ils y tuèrent beaucoup de monde et capturèrent plus de soixante jeunes filles vierges qui s'y trouvaient. La prière (du vendredi) était à peine finie que la terre trembla, et quand les gens sortirent de la mosquée, ils virent que la poussière et la fumée de l'incendie montaient jusqu'au ciel. Il n'était personne, dans la populace, qui ne tînt par la main une jeune fille qu'il avait capturée, ou une jarre pleine de vin, ou des habits, ou d'autres produits du pillage...

Un mamlûk survint alors et fit savoir que la populace s'était rassemblée pour détruire l'église d'al-Mu'allaqa où se trouvent le siège du Patriarche ainsi que les richesses des chrétiens. Il demandait du secours. Le Sultan y envoya Aydghamsh avec quatre émirs. Mais ceux-ci virent une foule énorme que seul le Créateur pouvait dénombrer. Ils renoncèrent à les réprimer, par crainte de voir s'étendre le soulèvement; ils firent simplement savoir que ceux qui persisteraient seraient tués en toute licéité. La populace prit peur et se dispersa. Et Aydghamsh se maintint là, à garder et protéger l'église d'al-Mu'allaqa jusqu'à la prière du 'asr.

Quand les gens sortirent, après la prière, de la mosquée d'al-Azhar, ils virent que la populace était des plus excitées, car tous criaient : 'Le Sultan a fait savoir qu'il fallait détruire les églises'. Ils pensèrent donc qu'il en était bien ainsi. Par la suite, beaucoup d'églises du Caire furent détruites, sauf les deux églises du Hârat al-Rûm et du Hârat zuwayla et église d'alBunduqâniyyîn. Mais il apparut plus tard que cela était dû à l'initiative de la populace et non à l'ordre du Sultan.

Quand ce fut le dimanche 11, la nouvelle parvint d'Alexandrie que là aussi, alors que les gens accomplissaient la prière du vendredi, la populace s'était rassemblée en criant : 'Les églises ont été détruites'. L'émir Badr al-Dîn, capitaine de la marche-frontière, s'y était rendu pour contrôler les églises ; et voilà que celles-ci, au nombre de quatre, n'étaient plus qu'amas de ruines. La nouvelle parvint aussi du walî d'al-Buhayra que la populace avait détruit deux églises dans la cité de Damanhûr, alors que les gens étaient à la prière du vendredi. Survint enfin le mamlûk du walî de Qûs, annonçant que, le vendredi, la populace avait détruit six églises à Qûs en moins d'une demi-heure. Les nouvelles se suivirent alors sans interruption, venant de la zone continentale et de la zone maritime, et

informant que les églises avaient été détruites à l'heure de la prière du vendredi. L'étonnement n'en fut que plus grand à constater cette coïncidence d'une même heure pour toutes les régions.

Soixante églises furent ainsi détruites à la même heure, sans parler d'un grand nombre de monastères.

Suite à la destruction des églises, il y eut une extension soudaine des incendies au Caire et à Misr, incendies dont le contrôle échappa bien vite aux mains humaines. Un vent de tempête se mit à souffler qui communiqua le feu partout. Les gens ne doutèrent pas que le Jour de la résurrection était bel et bien arrivé. Ils sortaient de partout, s'accrochaient aux minarets, se réunissaient dans les mosquées et les sanctuaires et se perdaient en implorations et supplications. Il ne se passait pas une heure sans que l'on apprît que l'incendie éclatait en un endroit du Caire. Le bruit courut, parmi les gens, que les chrétiens en étaient les auteurs pour se venger par là de la destruction et du pillage de leurs églises. La nuit du vendredi, on s'empara de deux moines qui étaient sortis de la Madrasa al-Kahâriyya après y avoir mis le feu. On les amena à l'émir 'Alam alDîn Sanjar, wâlî du Caire : il émanait de leurs habits une odeur d'huile et de soufre. Il ordonna de les supplicier jusqu'à ce qu'ils confessent leur faute.

Karîm al-Dîn, le contrôleur des biens privés (du Sultan), envoya chercher le Patriarche des chrétiens pour s'informer de l'affaire auprès de lui. On le lui amena de nuit, sous la garde du wâlî du Caire, par peur de la populace. Karîm al-Dîn le combla d'honneur et l'informa de ce qu'avaient avoué les moines. "Cc sont des imbéciles, dit en pleurant le Patriarche. Ils ont fait ce que font vos imbéciles. Au Sultan d'en décider."

Le Patriarche se leva sur l'heure et s'en retourna, monté sur une mule qu'on lui avait attribuée depuis quelques jours. Cela déplut aux gens, et ils lui auraient fait un mauvais coup s'ils n'avaient pas eu peur des mamlûks qui l'entouraient. Et quand, le lendemain, Karîm al-Dîn se mit en route, la populace lui cria : "Il ne t'est pas licite, ô juge, de défendre les chrétiens, alors qu'ils ont détruit les maisons des musulmans, ni de les faire monter sur des mules." Karîm al-Dîn chercha à réduire l'importance des chrétiens qui étaient aux arrêts, en disant que c'étaient des imbéciles. Il informa le Sultan du comportement du Patriarche. Alors le Sultan donna l'ordre de supplicier les chrétiens : ceux-ci dénoncèrent quatorze moines du Dayr al-Baghal. Ces derniers furent emmenés hors de leur couvent ; on creusa une grande fosse dans le shari` al-Salîba, où l'on brûla quatre d'entre eux sous les yeux d'une grande foule qui s'était rassemblée. La populace n'en fut que plus excitée contre les chrétiens : on les insultait, on leur dérobaient leurs vêtements et on les jetait à bas de leur monture, à même le sol.

Quand ce fut le samedi, le Sultan se rendit au maydân, où il y trouva une foule d'environ 20.000 personnes qui criaient d'une seule voix : 'Il n'est pas d'autre religion que Islam ! Qu'Allah vienne en aide à la religion de Muhammad b. Abd Allah ! O Sultan de l'Islam, viens à notre aide contre les gens de la mécréance et ne va pas au secours des chrétiens !' Le Sultan et les émirs se rendirent à leur volonté. Le Sultan eut peur de troubles (confessionnels) : il ordonna au hâjib de sortir et de faire savoir que quiconque trouvait un chrétien sur sa route avait le droit de le tuer et de s'emparer de ses biens. Quand ils furent informés, ce ne fut qu'un cri de leur part : 'Qu'Allah te vienne en aide, ô toi qui viens en aide à la religion de l'Islam !' Et la terre fut toute en émoi.

Suite à cela, il fut annoncé dans le Caire que quiconque trouvait un chrétien porteur d'un turban blanc pouvait le tuer, que quiconque trouvait un chrétien chevauchant sa monture à califourchon pouvait le tuer. Un décret fut promulgué ordonnant aux chrétiens de porter des turbans bleus, de ne monter ni sur un cheval ni sur un mulet, mais seulement sur un âne, et encore "en amazone", de n'entrer au hammam qu'avec une clochette attachée au cou, de ne pas s'habiller à la manière des musulmans, ni eux, ni leurs femmes, ni leurs enfants. En outre, l'ordre fut donné aux émirs d'avoir à expulser les chrétiens de leurs propres administrations. Cela fut envoyé à tous les gouvernorats du pays. Les églises et les couvents furent fermés, et la populace s'enhardit contre les chrétiens si bien que, dès qu'elle en rencontrait, elle les frappait, les dépouillait de leurs vêtements. Aucun chrétien n'osait donc plus sortir de chez lui, et si l'un d'eux devait le faire pour quelque affaire exceptionnelle, il s'habillait en juif se mettait un turban jaune qu'il empruntait auprès d'un juif pour sortir faire ses commissions. A la suite de quoi, un grand nombre de chrétiens se virent obligés de feindre d'être musulmans ; beaucoup, d'ailleurs, embrassèrent l'Islam".

Le Professeur Kishk a-t-il besoin d'autres exemples qui confirment que les troubles confessionnels ne sont un incident fortuit qui frappe notre société, ni le produit d'une "troisième main" qui veut supprimer l'Egypte sur les voies de l'impérialisme israélien ? Quant à cet exemple

unique que j'ai rapporté ici, il suffit, je crois, à le réduire au silence (litt. : lui faire avaler une pierre) et à l'empêcher de prétendre, une autre fois, que toute l'histoire de l'Egypte n'a jamais connu un seul trouble confessionnel avant l'occupation européenne. Et s'il en veut dix autres, je suis prêt à les lui fournir ; ou cent autres, je suis encore à sa disposition ; ou mille autres et plus , il lui suffit d'ordonner, et j'obéis !

Mais, de mon côté, je prétends lui démontrer que les choses ne vont pas, ici, "on ne peut mieux", et que requérir une véracité totale et une franchise parfaite pour exposer les faits et un dialogue libre et direct en vue de parvenir à des solutions raisonnables, cela suffit simplement à faire que la situation demeure en son état. Je prétends, en outre, qu'attribuer (tout cela) au rôle des colonialistes et des sionistes et parler du rôle destructeur d'une poignée de fanatiques, ce sont là des choses qu'on ne dit qu'aux enfants, ou mieux, qu'on ne dit jamais, même pas aux enfants, de peur de perturber leurs intelligences et de déséquilibrer leurs facultés mentales.

Les églises, qui luttèrent les unes contre les autres en Occident, ont pris conscience, en notre temps, du danger qui continue à menacer la religion et à les menacer toutes du point de vue de la modernité. Elles ont oeuvré avec succès pour mettre fin à cette lutte entre elles, et elles ont ouvert les portes du dialogue en vue de constituer un front commun contre l'ennemi réel ; bien plus, elles ont tendu la main au Judaïsme et à l'Islam pour s'associer en cette même défense. Elles ont proclamé que tout ce qu'elles demandent, c'est le simple respect de la religion en tant que telle, et une juste appréciation de sentiment religieux où qu'il existe et quel qu'en soit l'objet, en vue de créer le rapprochement et de réaliser la rencontre. Nous en sommes restés, en Egypte, à vivre en une demeure dont les habitants sont divisés entre eux : son toit ne couvre qu'une partie de sa superficie. Et ses écoles, ses lieux de culte et tous ses moyens d'information sans exception travaillent ensemble pour y semer les germes de la division, de l'inimitié et de la haine.

Et si le Professeur Kishk, comme il a été dit plus haut, a démontré en son article sa méconnaissance (je voulais utiliser une autre parole que "méconnaissance", mais j'obtempère à l'intercession d'un ami !) des ouvrages des historiens de l'Egypte islamique, il a aussi fait preuve d'une méconnaissance de la nature de la littérature. Si mon intention avait été, lorsque j'ai rédigé l'article "Imbàba : deux tableaux", de rapporter le texte d'al-Jabartî (comme je viens de le faire avec celui d'al-Maqrîzî), je l'aurais cité et j'aurais mis les citations entre guillemets. Mais je n'ai fait aucune référence à son nom et je n'ai pas essayé - comme le prétend le Professeur Kishk - de faire croire au lecteur que l'histoire venait de lui. Si l'histoire avait été de lui, je ne l'aurais pas publiée sous son nom et je ne me serais pas attribué le mérite de sa rédaction. Ce que j'y ai recherché, c'est ce que recherche tout auteur d'un roman ou conte historique : c'est d'offrir au lecteur la peinture d'une époque donnée. Pour les événements, il s'en inspire auprès des écrivains de cette époque, et il en imite parfois les méthodes et la langue ; puis, il y ajoute de son art et sa vision personnelle des choses, en sorte que le conte devienne un miroir plus significatif que le simple énoncé des faits sans qu'y interfèrent une vision personnelle, un ordre et un arrangement précis, et la mise en évidence des motifs d'un chacun. Le grand critique D. S. Mirsky, dans la recension qu'il fait en l'honneur du roman de Dostoïevski *Les Démons*, a déjà dit à ce sujet que ce roman, s'il n'est pas une image réaliste et précise des terroristes russes de la septième décennie du XIXe siècle, est du moins la plus exacte et la plus fidèle image de la littérature mondiale sur la terrorisme, en quelque temps ou lieu que ce soit...

Ceci dit, c'est là tout ce que j'ai pensé devoir retirer de "votre" sermon et de "vos" conseils...

